

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume XI - Numéro 21B Juin 2021 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Prof. Assouma BAMBA**, Professeur des Universités

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Prof. Abou SANGARÉ, Professeur des Universités
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. Hegel et la crise contemporaine de l'éducation, Hervé NIAMIEN.....	1
2. La critique nietzschéenne du nihilisme éducatif, Ouattara ISSIFOU.....	19
3. Niveaux de connaissance de la réalité et limites du sens commun dans l'intelligibilité du discours scientifique, Lamine AHMED.....	37
4. Le savoir scientifique face au défi de la sécurité sanitaire en Afrique : atout ou obstacle ?, Bernard Yao KOUASSI.....	64
5. De la traduction à la communication : analyse d'une discontinuité à partir du modèle de Gavagai de Quine, Amani Angèle KONAN Épse GROGUHE.....	82
6. L'âge séculier et la querelle des valeurs : Repères pour une éthique publique, Yawo Agbéko AMEWU.....	97
7. Réhabilitation de l'hypothèse logiciste frégréenne : recours à la convention (T) de Tarski et à la notion husserlienne de l'autoréférence logique, Augustin RUGWIRO, Gildas DAKOYI TOLI.....	119
8. Les relations entre le SNEPPCI et la CMOPE de 1953 à 1990, Paul GUEU.....	141
9. Facteurs institutionnels de réintégration des élèves-mères des établissements secondaires de Bondoukou, Martin Armand SADIA, Yawa Ossi ESSIOMLE et Douhou Danielle BLESSON.....	159
10. L'influence du marketing et le problème de la liberté du consommateur, Doh Ludovic FIÉ, Sorombo ZOUZOU.....	179

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

DE LA TRADUCTION À LA COMMUNICATION : ANALYSE D'UNE DISCONTINUITÉ À PARTIR DU MODÈLE DE GAVAGAI DE QUINE

Amani Angèle KONAN Épse GROGUHE
Université Alassane OUATTARA (Côte d'Ivoire)
amaniangele19@gmail.com

Résumé :

Ce texte est une réflexion épistémologique à partir des thèses de Quine sur la base de la traduction qui fait partie de la vie humaine car nous vivons dans un monde qui se globalise. Par conséquent, la nécessité de supprimer les barrières communicationnelles sont indispensables pour que les connaissances, voire, les cultures soient partagées. Cependant, la traduction ne permet pas toujours d'avoir accès à la signification d'une langue étrangère. Cet article vise à remettre en lumière le problème de la communication liée à la traduction à partir du modèle de traduction de « Gavagai » de Quine. Notre objectif est de montrer que le problème de la traduction se prolonge dans celui de la communication. Dans une situation de traduction, on ne peut relier à un mot une référence univoque. Certes la traduction est difficile, mais la communication l'est aussi à cause de la représentation qui est subjective.

Mots-clés : behaviorisme, communication, hypothèse analytique, langage, linguiste, représentation, signification, traduction.

Abstract :

This text is an epistemological reflection based on Quine's theses on translation who is part of human life because we live in a globalizing world, therefore, the need to remove communication barriers are essential for knowledge and even cultures to be shared. However, the translation does not provide access to the meaning of a foreign language. This article aims to bring to light the problem of communication linked to translation based on Quine's « Gavagai » translation model. Our objective is to show that the problem of translation extends into that of communication. In a translation situation, a unique reference cannot be linked to a word. Certainly, translation is difficult, but communication is also because of the representation, which is subjective.

Keywords : behaviorism, communication, analytical hypothesis, language, linguist, representation, meaning, translation.

Introduction

L'expérience humaine est une expérience linguistique, voire de communication intersubjective. C'est cette intersubjectivité intercommunicationnelle qui permet la croissance humaine. Autrement dit, l'expérience humaine ne se fait pas en tant qu'un être isolé mais celle d'un être en rapport avec d'autres individus. Il s'établit la communication outil de transmission de leurs idées respectives. W. V. O. Quine (1992, p. 37) témoigne : « Les choses dont on dit couramment qu'elles se communiquent, à part les maladies, ce sont les idées. L'idée qui occupait un esprit se trouve reproduire en double, dirait-on, dans un autre. "Sondant l'obscurité d'un autre esprit", (...), il ne nous est guère facile de dire si la duplication est fidèle ».

Dans un monde marqué par l'ouverture à l'autre grâce à la mondialisation, la communication permet de créer du lien social. Pour parvenir à communiquer, il s'avère nécessaire de traduire la langue de l'autre. La question de la traduction est l'objet d'un grand nombre de travaux en linguistique. Ces travaux ont réactivé l'intérêt pour la traduction en renouvelant la difficulté inhérente à toute traduction linguistique. Le problème sur lequel nous voudrions revenir ici s'inscrit dans cette thématique quoique son origine disciplinaire soit différente : il s'agit de réévaluer la notion de la signification qui est importante chez Quine :

La confusion de la signification avec la référence a encouragé la tendance à tenir pour acquis la notion de signification. Comme si la signification du mot "homme" étant aussi tangible que notre voisin (...) comme si remettre en question, ou désavouer, cette notion revenait à supposer un monde où il n'y a que du langage (...) sans jamais intéresser à la question de la signification. (W. V. O. Quine, 2003, pp. 83-84).

Dans son livre intitulé *Le mot et la chose*, Quine traite de la traduction en se servant d'une expérience de pensée. Le fait utilisé est une partie de chasse pendant laquelle un linguiste doit traduire l'expression "Gavagai". Le linguiste est amené à établir des hypothèses à propos de la traduction de "Gavagai" dans sa langue en observant les données de comportements verbaux par la méthode

directe c'est-à-dire sans dictionnaire, en observant ce que disent les indigènes. L'objectif visé par la traduction est la réussite de la communication. Cependant, il résulte de cette expérience de pensée que nous ne puissions pas connaître ce que veut vraiment dire le locuteur d'une langue étrangère, et qu'à terme, nous ne puissions pas saisir de quoi il parle. Quine entend montrer qu'il est possible de traduire de plusieurs manières un même énoncé d'un langage étranger. La ruine de l'idée de signification conduit à une incompréhension de l'autre en ce sens que lorsqu'on quitte sa communauté linguistique, la synonymie devient difficile car il y a une inscrutabilité de la référence. Nous ne pouvons pas savoir de manière exacte, à quels objets croient renvoyer les mots des autres locuteurs. Les ruptures entre la traduction et la signification qui rendent approximatives le sens de certains mots lorsqu'il s'agit de trouver leurs équivalents dans un autre système linguistique, sont ici les facteurs motivants de la réflexion.

En effet, les données du comportement verbal ne permettent pas de décider ou de traduire la langue d'un locuteur avec précision. De là, comment la difficulté de la traduction des langues étrangères constitue-t-elle un obstacle à la communication ? À partir de cette interrogation primordiale découlent plusieurs préoccupations qui se présentent comme suit : Est-il possible de savoir que mes objets sont les mêmes que ceux de mon interlocuteur ? Quand on dit la même chose est-ce qu'on parle de la même chose ? qu'elle est la logique qui guide la représentation ?

Nous souhaitons non seulement démontrer que la diversité linguistique et culturelles exige la traduction des langues l'une dans l'autre, mais également qu'il y a rupture entre la traduction et la communication. Pour atteindre cet objectif, nous comptons mener notre réflexion suivant deux méthodes à savoir la méthode explicative et la méthode historico-analytique. Cela suggère à l'analyse trois pistes de réflexion qui sont : la conception behavioriste de la signification chez Quine ; la quête de la synonymie interlinguistique de « Gavagai » ; la rupture de la communication.

1. La conception behavioriste de la signification chez Quine

Le tournant linguistique en philosophie a véritablement commencé au début du 20^{ème} siècle. Les philosophes semblent se mettre d'accord sur ce qui constitue le leitmotiv de la philosophie à savoir l'analyse logico-linguistique : « Toute philosophie est "critique du langage" » (L. Wittgenstein, 1961, 4.0031). La clarification du langage devient la tâche préalable voire exclusive de la philosophie. L'objectif visé est la quête d'une méthode qui rende la philosophie scientifique. Pour y parvenir, il convient de produire une explication qu'on pourrait qualifier de philosophie de la pensée. La production d'une explication philosophique demande de se livrer à une analyse du langage. M. Dummett (1991, p. 13) témoigne :

Ce qui distingue la philosophie analytique en ses divers aspects d'autres courants philosophiques, c'est en premier lieu la conviction qu'une analyse philosophique du langage peut conduire à une explication philosophique de la pensée et, en second lieu, la conviction que c'est la seule façon de parvenir à une explication globale.

En se basant sur sa conception de l'épistémologie naturalisée, Quine pense que la véritable méthode admise par la science est celle de l'empirisme. Étant donné que la philosophie est en continuité avec la science, et que la philosophie se réduit à l'épistémologie naturalisée, il convient d'appliquer la méthode empiriste en philosophie. Or cette méthode exige de ne partir que de ce qui est observable pour construire les théories. C'est aussi le point de vue de J. Vidal-Rosset (2006, p. 38) : « le behaviorisme de Quine est une expression de son empirisme : la connaissance scientifique du monde repose sur des données observables dont l'une, quasi constante, est le comportement de nos semblables ». L'ambition de construction d'une théorie scientifique du langage repose sur des faits observables et surtout publiquement assignable.

À partir de cette conception, certains philosophes en l'occurrence Frege, optent pour l'univocité référentielle. En d'autres termes, il faut trouver un référent unique pour les mots du langage. Le référent d'un nom est l'objet qui est désigné par ce nom et son sens est la manière de désigner l'objet. C'est pourquoi les noms "étoile du matin" et "étoile du soir" ont le même référent qui est Vénus. Mais ils ont un sens différent : « La désignation d'un objet singulier

peut consister en plusieurs mots ou autres signes » (G. Frege, 1971, p. 103). Un seul objet peut avoir plusieurs noms. Le référent est ce qu'il faut prendre en compte puisque le sens peut varier. Il y a une opposition claire à Frege pour qui le locuteur du langage devrait d'abord saisir le sens des constituants d'une phrase. Ainsi, il déterminerait leur référence. C'est pourquoi il détermine d'une part le sens d'un énoncé et d'autre part sa référence : le vrai, le faux, ou l'absence de valeur de vérité.

Par contre, Quine rejette la notion de signification telle qu'elle est perçue traditionnellement, dans son système philosophique, le langage occupe une place de choix. Sa thèse relative à la traduction d'une langue étrangère est une critique de la signification. Comme le souligne S. Laugier-Rabaté (1992, p. 103) : « Il est curieux de remarquer que la question de la signification se centre progressivement dans l'œuvre de Quine, sur le problème de la traduction, comme s'il s'avérait que, d'un « point de vue logique », la traduction radicale était la meilleure formulation de cette question ». Pour Quine, la notion de signification est non seulement mal fondée, mais aussi superflue :

Ce contre quoi je m'insurge plus particulièrement, c'est l'idée d'une identité ou d'une communauté de sens sous le signe ou d'une théorie de la signification qui en ferait une sorte d'abstraction supra linguistique, dont les formes du langage seraient le pendant, ou l'expression. En somme, c'est à la signification en tant qu'idée que j'en ai (W. V. O. Quine, 1962, p. 139).

Par conséquent, l'on ne peut pas partir de la notion de signification telle qu'elle est conçue naturellement par les philosophes comme une entité idéale indépendante pour bâtir une théorie correcte du langage. En d'autres termes, on ne peut pas comprendre la manière dont des énoncés signifient, si on veut l'expliquer en accordant l'aspect mental à ces énoncés. Il s'agit en réalité de rejeter le caractère explicatif de l'appel à des réalités mentales ou idéales. La sémantique est altérée par un mentalisme préjudiciable tant l'on considère la sémantique d'un individu comme étant déterminée dans son esprit, au-delà de ce qui est implicite dans ses dispositions au comportement public. Ce sont donc les faits qui concernent la signification qui doivent être conçus en termes de comportements et non les entités signifiées en ce sens que les faits dits mentaux qui sont censés apporter la signification et fonder la compréhension

sont inaccessibles à l'observation et par ricochet inaccessibles à la science. Sur cette base les faits sont totalement dénués d'objectivité. Il convient de se concentrer sur les comportements verbaux car ce sont les seules données accessibles voire les seuls éléments dont on puisse partir pour élaborer des hypothèses explicatives. Pour Quine, en linguistique, être behavioriste est une obligation parce que nous n'avons accès au langage que par l'observation du comportement verbal des autres. Il a pour avantage de mettre sur le même pied d'égalité les deux locuteurs. La construction d'un manuel de traduction privilégie les énoncés observationnels.

En effet, Les phrases observationnelles sont les phrases dont leurs significations sont visibles. Elles portent en quelque sorte « leur signification comme un galon sur leur manche » (W. V. O. Quine, 1977, p. 78). Autrement dit, elles sont évidentes pour le traducteur et son informateur. Leurs significations stimulus coïncident pour différents locuteurs. Pour Quine, les énoncés observationnels témoignent de la notion de signification : « Au sens strict, la phrase « rouge » pourrait seule se qualifier comme phrase d'observation ; en un sens plus large, les phrases "Lapin" et "La marche descend" le feront aussi. C'est pour les phrases observationnelles entendues dans une de ces acceptions que la notion de signification-stimulus constitue une notion raisonnable de signification » (W. V. O. Quine, 1977, p. 78). La signification-stimulus d'un énoncé correspond aux stimulations sensorielles qui affectent un individu en présence de certains événements observables et auxquelles on lui a appris à associer cet énoncé. En d'autres termes, un énoncé possède une certaine signification en ce sens qu'il correspond aussi à certaines stimulations sensorielles.

Quine insiste en traitant les énoncés observationnels de refuge pour les scientifiques, car ils offrent une seule voie d'accès à la vérité annulant toute erreur et toute controverse tandis que les autres connexions « à l'expérience, d'après lesquelles les phrases sont appréciées, seraient multiples et indirectes, médiatisées dans le temps par des théories suivant des voies opposées » (W. V. O. Quine, 1977, p. 80). Le fait est qu'en ce qui concerne ces phrases

observationnelles, les verdicts sont directement riviés à une stimulation présente, non seulement mais aussi, ils ne dépendent pas de la multiplicité des locuteurs.

Le linguiste qui s'exerce à traduire une langue culturellement isolée en d'autres termes, qui cherche à construire une grammaire est limité à des observations et aux comportements verbaux pour établir un « dictionnaire bilingue permettant d'apparier les phrases interlinguistiquement synonymes » (P. Gochet, 1978, p. 62). Ce sont donc les stimulations sensorielles et les réactions verbales qui permettent de traduire radicalement la langue de l'indigène en celle du linguiste. La signification des phrases de l'indigène en celle du linguiste doit comporter à sa base les stimulations sensorielles et les réactions verbales.

La signification d'une phrase est selon Quine : « ce que cette phrase possède en commun avec sa traduction ; et la traduction, au point où nous en sommes, repose exclusivement sur des corrélations avec des stimulations non verbales » (W. V. O. Quine, 1977, p. 65). Il parle dans ce cas de « signification stimulus ». La « signification stimulus » d'une phrase pour un locuteur est l'ensemble des stimulations qui conduisent à l'acquiescement de la phrase et à l'ensemble de celles qui conduiraient à son rejet. La traduction de la langue c'est-à-dire la maîtrise de la sémantique de ce langage, repose entièrement sur l'observation du comportement visible des autres locuteurs. Quine définit dans ce cas la signification stimulus d'une phrase affirmative phrase telle que « Gavagai » pour un locuteur « comme étant la classe de toutes les stimulations c'est-à-dire des structures évoluant d'irradiation oculaire entre des phrases d'occultation rythmées de façon convenable) qui lui dicterait son acquiescement à cette phrase » (W. V. O. Quine, 1977, p. 65). En l'absence des stimulations qui poussent à l'acquiescement, la traduction devient difficile voire impossible : « rien de ce qui n'est pas distingué dans la signification-stimulus ne peut être distingué lorsqu'on se donne la ressource supplémentaire de montrer l'objet du doigt » (W. V. O. Quine, 1977, p. 92). Pour Quine, ce sont les phrases observationnelles qui constituent la meilleure voie d'accès à la traduction. Il se pose cependant une question cruciale à savoir : comment notre linguiste fera véritablement sa traduction après

l'observation en général ? Quine répond qu' « il fractionnera les phrases recueillies en sections maniables, en retenant les vocables qui viennent souvent. De cette manière, il constituera une liste de mot indigène » (W. V. O. Quine, 1962, p. 153). Cette correspondance qu'effectue le linguiste constitue une hypothèse analytique. L'avantage du behaviorisme est sa capacité à mettre sur le même plan linguistique les deux langues à traduire l'une dans l'autre. D'où l'idée qu'il faut traduire pour avoir accès à la signification et pour traduire il convient d'observer les comportements verbaux.

2. La quête de la synonymie interlinguistique de « Gavagai »

Pour parler du problème de la synonymie interlinguistique, Quine a développé une expérience de pensée qui consiste en la traduction d'un langage en un autre sur la base des données comportementales. Il utilise la méthode des hypothèses analytiques pour parvenir à la conclusion de l'incompréhension entre deux locuteurs de langue différente. Cette situation hypothétique est celle d'un linguiste qui envisage d'apprendre la langue et de construire un manuel de traduction des expressions linguistiques. La meilleure voie d'accès à la traduction par le linguiste est constituée par les phrases observationnelles. Le linguiste regroupe les fractions de mots qu'il a obtenu de sa rencontre avec son interlocuteur, ensuite il fait une correspondance entre ces mots et ceux de sa propre langue. Quine expose la procédure du linguiste en ces termes :

Il découpe les élocutions qu'il entend en parties récurrentes suffisamment courtes, et dresse de la sorte une liste de " mots " indigènes. Alors de façon conjecturale, il met en concordance certains d'entre eux avec des mots et des bouts de phrases de sa propre langue de manière à se conformer aux résultats acquis. Ces tables de concordance, je les appelle ses « hypothèses analytiques » (W. V. O. Quine, 1977, p. 112).

Le traducteur effectue des hypothèses analytiques, a des suppositions qu'il cherchera à confirmer ou à infirmer. Cette démarche fautive entache le résultat : « on commence à poser des hypothèses analytiques, mais à titre de conjectures, bien avant que le travail (...) ne soit achevé, et elles servent à nous guider dans le choix des exemples à soumettre à l'examen » (W. V. O. Quine, 1977, p. 112). En présence des données c'est-à-dire les stimulations

sensorielles et émissions verbales, dont dispose notre linguiste, il va établir des corrélations entre ces deux phénomènes.

En effet, l'hypothèse analytique sert à accoupler un mot ou une tournure indigène avec son équivalent présumé en français, en vue d'établir des binômes de mots. Ce qui compte dans cette correspondance, ce n'est pas la manière dont elle est faite. Il s'agit surtout de la corrélation sémantique. Autrement dit, la valeur de vérité se juge à la corrélation sémantique que le linguiste permet de faire entre des phrases de la langue à traduire et sa langue. C'est cette idée que Quine véhicule en ces termes : « la méthode des hypothèses analytiques est une façon de se catapultier soi-même dans le langage de la jungle par la vitesse acquise du langage domestique » (W. V. O. Quine, 1977, p. 115). Le problème est que pour parvenir à faire cette correspondance de mots ou de bouts de phrases, le linguiste projette ses propres habitudes linguistiques sur celle de l'indigène pour trouver des termes qui conviennent aux tiens. Par l'observation, il analyse les gestes et les sons de l'indigène son informateur.

Le fait quotidien que Quine a retenu est la chasse. En effet, dans une partie de chasse organisée par l'indigène et le linguiste, il surgit de la brousse un lapin et à la vue du lapin l'indigène dit « Gavagai », le linguiste note devant le mot « Gavagai », « lapin » ou encore « tiens un lapin ». Pour le linguiste la traduction de « Gavagai » dans la langue de l'indigène correspond à lapin. Il va établir une table de correspondances. Ces premières informations que le linguiste recueille sont provisoires car il cherchera par la suite leur confirmation en soumettant à l'approbation de son informateur les données qu'il a notées. Il pose alors la question « Gavagai » ? Chaque fois qu'un nouveau lapin lui apparaît, il attend de l'indigène qu'il approuve ou désapprouve sa question.

La réponse du linguiste est faite par rapport au " stimulation-stimulus" en ce sens que lorsque le linguiste en quête d'approbation pose la question concernant « Gavagai », il ne peut pas compter sur les gestes car selon Quine les signes peuvent différer d'un peuple à l'autre : « Comment le linguiste

reconnaitra-t-il une approbation ou une désapprobation de l'indigène lorsqu'il la voit ou l'entend ? Les gestes des Turcs sont à peu près le contraire des nôtres » (W. V. O. Quine, 1977, p. 65). Autrement dit, ce que le linguiste doit faire, c'est de deviner à partir d'observation et ensuite de voir comment ses conjectures réussissent. Par cette interrogation c'est la quête d'une uniformité dans l'information entre le linguiste et l'indigène qui est recherchée. Ils doivent pour communiquer avoir les mêmes données en ce qui concerne les choses qu'ils croisent dans la nature : « supposons [dit Quine] qu'après avoir demandé « Gavagai » ? et de semblables questions en présence patente de lapins et d'animaux de ce genre, le linguiste recueille assez souvent les réponses « Evet » et « York » pour soupçonner qu'elles puissent correspondre à « oui » et « non », mais qu'il ne sache pas laquelle des deux corrélations possible est la bonne » (W.V O. Quine, 1977, p. 61). Le linguiste ne peut pas se référer au langage puisqu'il ne le connaît pas et qu'il cherche à le décoder, mais plutôt aux stimulations qui pousseront à l'assentiment ou au dissentiment :

Supposons alors que le linguiste ait pris une décision sur ce qu'il va considérer comme un signe indigène d'assentiment ou de dissentiment. Il est alors en état d'accumuler des justifications inductives à l'appui de la traduction de « Gavagai » par la phrase « lapin ». La loi générale, pour laquelle il rassemblera des exemples, est, en gros, que l'indigène approuve « Gavagai » précisément lorsque cette élocution suit immédiatement les stimulations après lesquelles, si on nous interrogeait, nous donnerions notre assentiment à la phrase « lapin », et de façon correspondante notre dissentiment » (W. V. O. Quine, 1977, p. 62).

Le problème est que lorsque le linguiste forme l'hypothèse selon laquelle « Gavagai » veut dire « lapin », il n'arrivera pas à distinguer par des gestes une partie quelconque de lapin, du lapin comme tel. Si en effet, il montre le lapin tout entier par un geste, il montre simultanément une infinité de parties de lapin. Lorsqu'il indique du doigt une partie de lapin, il indique simultanément le lapin tout entier. Il est donc impossible de distinguer par des gestes les phases temporelles de lapin, des parties de lapin, ou encore du lapin tout entier. En d'autres termes, nous ne pouvons jamais délimiter le voisinage spatio-temporel d'un point montré du doigt.

Il n'y a donc pas un noyau commun à plusieurs langues. Par conséquent, lorsque l'on dépasse les limites d'une communauté linguistique voire culturelle, la synonymie devient opaque. En d'autres termes, il faut

traduire pour avoir accès à la signification, à ce que dit l'autre. Cette traduction se fait à partir des données de comportements. Cependant, il n'est pas aisé de communiquer avec l'étranger car il y a rupture du lien entre la traduction et la communication.

3. La rupture de la communication

La communication est une question qui mobilise des attentes, l'imagination et autre. Le langage est le moyen de communication de toute connaissance. L'épistémologie dans une de ses traditions, prend la forme d'une analyse en vue de s'assurer que le langage ne fasse pénétrer dans la connaissance des notions ambiguës. La philosophie analytique ambitionne d'approfondir la compréhension des concepts qui composent le langage pour en maîtriser toutes les nuances : « par l'étude, l'analyse exacte et approfondie de ces façons de penser du sens commun on parviendra peut-être à mieux appréhender la réalité » (J. O. Urmson, 1962, p. 12). Une analyse de la structure du langage doit nous donner une analyse de la structure des pensées.

La véritable méthode requise par la science est celle de l'empirisme. Et cette méthode recommande de ne construire les théories qu'à partir de ce qui est observable. Cependant, il y a un problème au niveau de la référence en ce sens que même le behaviorisme qui constitue le principe de pertinence chez Quine pose problème car il n'est pas possible de savoir avec exactitude à quoi font référence les propos de son interlocuteur. C'est la raison pour laquelle Quine parle « d'inscrutabilité de la référence : « Les termes "lapin", "partie non détachée de lapin », et « segment temporel de lapin » ne diffèrent pas seulement sous le rapport de la signification ; ils sont vrais de choses différentes. La référence elle-même se révèle inscrutabilité » (W. V. O. Quine, 1977, p. 48). Il y a une confusion dans la nomination précise de la chose qui se présente aux locuteurs. Il n'y a aucun moyen pour dire à quoi font référence exactement les propos d'un interlocuteur et même en se basant sur les données comportementales empiriques. Or pour Quine, il n'y a que ce moyen dont disposent les personnes en matière de signification et de communication. L'objet de référence n'est pas dans ce cas le même sous les différentes paroles.

La communication est biaisée par les multiples manières d'interpréter le comportement verbal de locuteurs : « Des manuels pour traduire une langue dans une autre peuvent être élaborés selon des principes divergents, tous compatibles avec la totalité des dispositions à parler et cependant incompatibles entre eux. Dans un nombre incalculable d'endroit, ces manuels divergeront » (W. V. O. Quine, 1977, p. 58). Autrement dit, un même mot peut être traduit différemment par les interlocuteurs. S'il y en a six traducteurs, il est alors possible d'avoir six traductions du même mot.

Nous avons vu plus haut que le linguiste pour parvenir à traduire la langue de l'indigène commence par découper les brides de mots de l'indigène qu'il entend et par la suite établit une correspondance entre les mots de sa langue et ceux de l'indigène. C'est cette correspondance que Quine appelle hypothèse analytique. Cependant, par ce procédé, nous constatons qu'il y a une confusion dans la nomination exacte de la chose qui se présente à l'indigène et à l'étranger. Car lorsque l'indigène dit « Gavagai », il est impossible de savoir de quoi il parle exactement. S'agit-il d'un lapin, d'une phrase de lapin, de la fusion de tous les lapins ou encore d'une partie de lapin ? Toutes ces parties sont montrées au même moment. C'est ce qui indique cette pensée de Quine :

Si vous montrez un lapin du doigt, vous avez indiqué en même temps une phrase de lapin, une partie intégrante de lapin, une fusion de tous les lapins et un endroit où la léporité se trouve manifestée. Si vous montrez du doigt une partie intégrante de lapin, vous avez de nouveau indiqué les quatre autres espèces de choses ; et ainsi de suite (W.V. O. Quine, 1977, p. 91-92).

La signification des mots ne se confond pas avec la signification-stimulus, en ce sens que rien de ce qui n'est pas indiqué dans la signification-stimulus ne peut être indiqué lorsqu'on se donne la ressource supplémentaire de montrer l'objet du doigt. Lorsqu'on part de la similitude des significations-stimuli de « Gavagai », le linguiste établit une ressemblance entre lui et l'indigène. La signification stimulus est la classe des stimulations qui amènent à poser l'hypothèse que « Gavagai » équivaut à lapin. En dehors des stimulations, il est impossible de distinguer les choses puisque, c'est à partir de l'observation que la correspondante est faite.

C'est à travers le langage que se fait la représentation du monde. Puisque le langage représente le monde, il doit tenir aux exigences logiques de toute représentation. Le langage est alors élaboré selon une logique qui lui impose les règles de formation. Autrement, il devient défectueux : « La proposition est une image de la réalité. La proposition est une transposition de la réalité telle que nous la pensons » (L. Wittgenstein, 1961, 4.0031). Le but du langage consiste en la description du monde. La thèse de Quine sur l'inscrutabilité stipule qu'il n'y a aucun moyen de dire à quoi se réfèrent les mots d'un langage traduit surtout à partir de l'ensemble des données empiriques comportementales. Même si chacun d'entre nous ne connaît le langage que par le biais d'une éducation, il n'en est pas moins vrai que les choses auxquelles le langage se réfère de la façon la plus simple et la plus directe sont du champ public. Même lorsqu'un groupe linguistique apprend à utiliser un langage de façon uniforme à l'intérieur de ce groupe, on peut avoir des raisons de douter que les membres se réfèrent à la même chose en prononçant les mêmes mots. Car chacun reste enfermé dans son propre appareil référentiel.

En acceptant que le langage n'est pas essentiellement descriptif, la logique ne peut prétendre rendre compte du fonctionnement du langage qui est plus riche et surtout divers. La signification d'un mot ne peut se réduire à son rapport aux choses car entre le mot et la chose s'intercale les représentations. La représentation est un tableau intérieur formé des souvenirs et des impressions sensibles c'est la raison pour laquelle Frege demande de se fier qu'au référent :

La représentation associée à un signe doit être distinguée de la notation et du sens de ce signe. Si un signe dénote un objet perceptible au moyen des sens, ma représentation est un intérieur, formé du savoir des impressions sensibles et des actions externes ou internes auxquelles je me suis livré. Dans ce tableau, les sentiments pénètrent les représentations ; la distinction de ses diverses parties est inégale et inconstante (G. Frege, 1971, p. 105).

La représentation se distingue du sens d'un signe qui peut être la propriété commune de plusieurs personnes. Celui-ci n'est pas partie de l'âme individuelle. C'est pourquoi Frege pense que la référence d'un nom propre est l'objet même que l'on désigne par ce nom. La représentation que l'on lui associe est subjective surtout entre les deux se situe le sens.

À travers la représentation, interviennent les sentiments. Ceux-ci sont subjectifs et diffèrent d'une personne à l'autre. Par ailleurs, chez un individu, la même représentation n'est toujours pas liée au même sens pense G. Frege (1973, p. 105) : « chez le même individu, la même représentation n'est pas toujours liée au même sens. Car la représentation est subjective ; celle de l'un n'est pas celle de l'autre. Et il est bien naturel que les représentations associées au même sens diffèrent grandement entre elles ». Les représentations associées au même sens se différencient beaucoup entre elles. Plusieurs personnes peuvent comprendre le même sens par contre ils ne peuvent pas avoir la même représentation. Lorsque deux individus se représentent le même objet, chacun d'eux a une représentation qui lui est propre, comme le souligne A. Gallerand (2013, p. 8) : « d'aucuns ont pensé qu'il valait mieux chercher les significations dans l'esprit humain, à l'intérieur de la conscience : chaque fois que j'entends ou je lis un mot, une image mentale se forme en moi ». La signification dans ce cas est le produit d'une opération subjective de la conscience qui permet d'associer une image à chaque signe de l'objet désigné.

Conclusion

La communication est un besoin social, témoignent P. Watzlawick et J. Helmick Beavin (1972, p. 7) : « il est d'autre part évident que la communication est une condition sine qua non de la vie humaine et de l'ordre social ». À partir du modèle de traduction de « Gavaguï », nous avons tenté d'exposer le problème du rapport entre la traduction et la communication. L'opération de traduction pour Quine consiste à rendre plus possible voire plus fluide la communication. La traduction, de ce fait, est la voie d'accès à la signification. Cette traduction se fait par l'observation du comportement verbal des autres. Il fait du behaviorisme un impératif en linguistique car celui-ci a pour avantage de mettre sur le même plan le linguiste traducteur et son interlocuteur à l'aide de qui il doit traduire une langue. Cependant, les données de comportements sur lesquels s'appuie Quine pour définir sa philosophie de traduction, ne permettent pas de traduire avec exactitude les mots d'une langue étrangère en ce sens que la traduction doit prendre en

compte un autre paradigme, celui de la représentation mentale d'une situation par les interlocuteurs.

Références bibliographiques

DUMMETT Michael, 1991, *Les origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard.

FREGE Gottlob, 1971, « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, trad. C. Imbert, Paris, Seuil pp. 102-126.

GALLERAND Alain, 2013, *La philosophie du langage et de la logique*, Paris, Ellipses.

GOCHET Paul, 1978, *Quine en perspective : essai de philosophie comparée*, Paris, Flammarion.

VIDAL-ROSSET Joseph, 2006, « Pour introduire à une lecture de Quine », in *Lire Quine*, Paris \ Tel-Aviv, Éditions de l'éclat, pp. 29-64.

LAUGIER-RABATÉ, Sandra, 1992, *L'anthropologie logique de Quine l'apprentissage de l'obvie*, Paris, Vrin.

QUINE Willard Van, 2003, *Du point de vue logique*, trad. S. Laugier, Paris, Vrin.

QUINE Willard Van, 1977, *Le mot et la chose*, trad. P. Gochet, Paris, Flammarion.

QUINE Willard Van, 1962, « Le mythe de la signification », in *La philosophie analytique* (les Cahiers de Royaumont), Paris, Les éditions de Minuit pp. 139-187.

QUINE Willard Van, 1992, *Quiddités*, Paris, Seuil.

QUINE Willard Van, 1977, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. J. Largeault, Paris, Aubier-Montaigne.

URMSON James Opie, 1962, « L'histoire de l'analyse », in *La philosophie analytique*, de Cahier de Royaumont, Paris, éd. Minuit pp. 11- 39.

WATZLAWICK Paul et HELMICK BEAVIN Janet, 1972, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil.

WITTGENSTEIN Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*, trad. P. Klossowski, Paris, Gallimard.